

Corrida

Jérémie Brasseur

On entend Violaine en coulisse : Dehors ! Allez-vous-en ! Ouste !, etc. Mme Boudainguibolle entre en scène à reculons, l'air affolé. Elle est suivie par Violaine, qui pointe sur elle une arme à feu.

VIOLAINE. – Fichez-moi le camp, vieille taupe !
Filez avant que je tire !

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Violaine, mon petit, sois raisonnable.

VIOLAINE. – Jamais je ne vous laisserai m'enlever Rodolphe. Vous entendez, Mme Boudainguibolle. Jamais !

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Mais enfin, voyons ; un taureau au milieu du living...

VIOLAINE. – Le fait d'être ma propriétaire ne vous autorise pas à porter un jugement sur le choix de mes animaux domestiques.

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Ce n'est pas tellement pour moi. Mais les voisins se plaignent. Il paraît que ça mugit chez vous, quand ils font bouillir leur lait.

VIOLAINE. – Ils n'ont qu'à boire du jus d'orange.

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Violaine, baissez cette arme, c'est ridicule. S'il y a quelqu'un qui peut vous aider, c'est bien moi, mais il faut comprendre...

VIOLAINE. – Moi, *comprendre* ? Moi, je dois comprendre ? Cela fait cinq ans que je les supporte les voisins. Cinq ans que je feins de ne pas entendre les sarcasmes de leur petit Simon. Chaque fois que je passe dans la rue, il gueule *Olé ! Olé !* en secouant son écharpe rouge. Et moi, je dois rester calme. Mais la nuit, Mme Boudain-

guibolle, je ne peux pas dormir. Je repense à tout ça, je rumine, je rumine...

MME BOUDAINGUIBOLLE. – C'est trop bête !

VIOLAINE. – Je vous demande pardon ?

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Je veux dire : c'est bien malheureux !... Tout ça depuis que vous vous êtes mise en tête d'adopter un veau.

VIOLAINE. – Il était si touchant, il me regardait avec ses grands yeux, en ballottant de la queue. Je revoie encore ses petites oreilles qui me faisaient signe comme ça. J'ai tout de suite su qu'il y avait quelque chose entre nous.

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Ah, Violaine... Je sais ce que c'est : le soir au coin d'un pré on sent un regard se poser sur soi, un mufler au souffle torride, des sabots qui claquent le sol pour convier à de fougueux tangos...

VIOLAINE. – N'essayez pas de m'entortiller, Mme Boudainguibolle. Vous me caressez dans le sens du poil pour m'amadouer, mais dès que j'aurai baissé l'échine, tac ! la banderille plantée pile entre les omoplates. Arrière, la vieille chouette !

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Violaine, je vous assure...

VIOLAINE. – Un mot encore, et j'appelle mon Rodolphe. Depuis le temps qu'il rêve d'enfoncer ses cornes entre vos deux mamelles.

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Violaine !

VIOLAINE. – Vous venez, mine de rien, boire une tisane aux herbes dans mon divan et papoter de tout et de rien, mais vous ne pouvez vous empêcher de lui jeter de vi-

lains regards en coin. L'air de dire : « *Que fait ce taureau d'une demie-tonne sur le tapis persan du salon ?* »

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Moi ? Mais pas du tout. Violaine, enfin...

VIOLAINE. – « *A l'abattoir ! c'est là qu'il devrait être !* » Voilà ce que vous vous dites, dans votre petite cervelle de bourgeoise étriquée, vous qui passez votre temps à balader un roquet hargneux ou à remplir la gamelle d'un matou miteux.

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Oh, destin funeste ! si j'avais su qu'un jour...

VIOLAINE. – Mais lui, Rodolphe, lui, il sent toute cette réprobation silencieuse qui se dégage de vous comme une odeur de bouse fraîche. Et si je ne lui disais pas : « *Laisse, Dolphy. Laisse donc. Tu sais bien que toute cette méchanceté ne peut rien contre nous deux.* »... Oui, croyez bien que si je ne le retenais pas, ça ferait longtemps qu'on aurait du steak de Boudainguibolle au dîner.

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Oh, ça suffit, maintenant ! Donne-moi ça.

Elle veut lui arracher l'arme des mains. Mais le coup part et l'atteint à la poitrine. Elle s'effondre.

VIOLAINE. – Mme Boudainguibolle ! Oh, mon Dieu, je ne voulais pas... Pas ça ! Je vais chercher du secours.

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Non, Violaine. Reste avec moi ; ne m'abandonne pas.

VIOLAINE. – Vous saignez. Il faut faire quelque chose.

MME BOUDAINGUIBOLLE. – C'est trop tard. Ecoute, il faut que tu saches. Violaine, tu ne peux pas rester avec ce Rodolphe, c'est un amour contre-nature.

VIOLAINE. – Tout ça parce que c'est un taureau !

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Non, écoute. Le père de Rodolphe était un bovin formidable, il se dégageait de lui une force, une noblesse... Son front était plein de vaillance et son poil plein de douceur...

VIOLAINE. – Comme vous en parlez !

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Dieu, que je l'ai aimé ! Violaine, Rodolphe est ton demi-frère.

VIOLAINE. – Quoi !

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Oui, ça ne saute pas aux yeux parce que tu tiens surtout de ta mère.

VIOLAINE. – Vous ?

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Oui, je n'ai jamais osé te le dire. À ta naissance, je t'ai confiée à des bonnes sœurs et elles t'ont raconté que tu étais un enfant perdu, que tu avais été élevée par une colonie de sauterelles, mais tout ça n'était que pure invention... Ah, pourras-tu jamais me pardonner ?

VIOLAINE. – Vous, Marguerite Boudainguibolle, ma proprio ? Vous, ma mère ? C'est impossible !

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Et pourtant ! Ne t'es-tu jamais demandée pourquoi je te louais un appartement de 100 m² pour seulement 75 euros par mois ?

VIOLAINE. – Charges non comprises !

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Violaine, tu es ma fille. Embrasse-moi... Je sens que je pars.

VIOLAINE. – Madame Boudainguibolle ! Maman !... Non ! pas maintenant, pas maintenant ! Ah la vie, quelle vacherie !